



CLÉMENTINE MÉLOIS

L'Odyssée d'Alice

Nouvelle

Icade vous souhaite
une très bonne année 2026,
qui commence déjà par
une nouvelle réjouissante !

CLÉMENTINE MÉLOIS

L'Odyssée d'Alice

Nouvelle

Clémentine Mélois est écrivaine et artiste plasticienne. Membre de l'Oulipo, elle est notamment l'autrice du très remarqué *Alors c'est bien* (Gallimard 2024), *Cent titres* (Grasset 2014), *Sinon j'oublie* (Grasset 2017), *Dehors la tempête* (Grasset 2020) et *Les six fonctions du langage* (Seuil 2021).

Courir

*« Un jour on calculera que,
rien qu'en s'entraînant, Émile aura couru
trois fois le tour de la Terre. »*

Jean Echenoz, *Courir*

Alice courait. Elle courait le matin en pantalons leggings et chaussures de running, puis courait sous la douche avant de filer travailler – sa tenue seule changeait alors, car Alice courait toujours, cette fois de rendez-vous en rendez-vous et de réunion en réunion. Dans sa famille, on s'amusait de cette façon singulière de vivre en accéléré. Sa mère ne manquait jamais une occasion de rappeler en souriant qu'Alice n'avait jamais appris à marcher : dès qu'elle avait su se tenir debout, elle s'était mise à courir. Elle courait dans la cour de

l'école comme elle avait couru par la suite du lycée à la prépa, passant d'une leste enjambée d'une mission au Canada à son tout nouveau poste, à Lyon, une ville qu'elle était heureuse de retrouver après trois ans au loin.

Si Alice avait continué à courir ainsi, il n'y aurait pas eu d'histoire à raconter. Car il en va du cours de nos vies comme des expériences de chimie : pour que quelque chose arrive, il faut un grain de sable dans les rouages de l'existence. Il faut un oubli, un hasard, la rencontre fortuite de deux éléments antagonistes qui, en entrant en contact, explosent – ou produisent tout au moins une épaisse fumée mauve. Ainsi va la vie, naissent les romans et adviennent les grandes découvertes.

Un jour, donc, sans aucun signe annonciateur, Alice cessa soudain sa course. Il convient de préciser que la chose se passa simplement, sans drame, sans heurt et sans même une raison cohérente, comme c'est souvent le cas lorsqu'il nous arrive de prendre des décisions importantes.

C'était un matin comme les autres. La journée commençait mais l'année touchait à sa fin, et l'air était encore doux. Alice avait couru de bonne heure sur les quais du Rhône, comme elle courait encore le mois dernier le long du Saint Laurent, et elle goûtait avec une ivresse intacte le plaisir de sa propre vitesse. Elle aimait voir défiler les visages anonymes des passants, comme lors d'un voyage en train apparaissent et disparaissent les éclipses mouvantes d'une ferme isolée, d'un bois ou d'un chevreuil. Ses cheveux relevés en queue-de-cheval battant la mesure de ses pas, elle avait couru en foulées régulières en respirant calmement et, comme chaque matin, elle s'était sentie bien. Elle était ensuite passée à la boulangerie et lorsqu'il lui avait tendu sa baguette – aux céréales, bien croustillante – le jeune homme derrière le comptoir lui avait lancé : « Et voici pour la jeune dame toujours en retard ! » Cette remarque pourtant anodine avait frappé Alice comme la foudre s'abat sur les héros de bande dessinée, dans un bruit de tonnerre tracé en lettres majuscules.

Aux yeux de cet homme qu'elle croisait chaque matin depuis son retour, elle était donc « la jeune dame toujours en retard ». Elle se dit que ce devait être là l'image qu'elle renvoyait au monde, et cela lui sembla bien triste. « Je suis en retard, c'est vrai : en retard sur le fait d'être en avance », se dit-elle – ce qui ne voulait rien dire, mais nos pensées profondes n'ont souvent aucun sens, ou seulement pour nous-mêmes. Cependant, Alice avait compris une chose : son retour en France était une occasion unique de prendre un nouveau départ. Il était temps d'arrêter de courir et d'apprendre à marcher. La seule chose qu'elle ignorait, c'était comment s'y prendre.

II

Marcher

« *Il sortit de l'ordinaire.* »

Frédéric Berthet, *Simple journée d'été*

Une fois rentrée, Alice prit une douche chaude puis s'installa devant l'îlot central de la jolie cuisine en bois clair. Ainsi perchée sur un tabouret haut, elle pouvait apercevoir un coin de ciel à travers le rectangle de la fenêtre. Cet appartement n'était pas le sien, c'est sa sœur qui le lui avait prêté le temps qu'elle trouve un endroit qui lui plaise. Elle aurait voulu quelque chose de calme et de lumineux, avec de l'espace, un balcon, une terrasse ou une baie vitrée, quelque chose d'ouvert. Enfin, on verrait bien. Depuis son retour, elle n'avait cessé de courir et n'avait pas encore pris le temps de se pencher sur la question.

Pour l'heure, il était encore tôt et elle avait tout son temps. Où qu'elle se trouve, elle avait pris l'habitude de se ménager un moment de calme et de concentration avant d'affronter l'agitation de la journée. Une fois dehors, elle adorait rire et courir, rencontrer des personnes nouvelles, apprendre, parler, écouter et même danser. Elle aimait sentir la ville vibrer autour d'elle et entendre le cœur de milliers d'inconnus battre en même temps que le sien. Mais ce temps suspendu du matin était un cadeau qu'elle s'offrait à elle-même avant de s'élancer dans le vaste monde, comme un surfeur se prépare à prendre une vague.

Elle se servit un café, et passa en revue son programme de la semaine. Surlignés en rouge sur l'écran de son téléphone, les réunions et les visios, la série d'e-mails urgents, les rapports à finir et les comptes rendus à valider formaient une masse très dense, avec très peu de bleu. En pensant à la semaine qui l'attendait, Alice eut l'image d'une côte très pentue et très difficile à

gravir, puis le mot « côte » l'emmena ailleurs par surprise, loin de cette cuisine et de ce matin d'hiver.

C'est le 15 mai, le jour de ses neuf ans, et il fait encore nuit. Son père tire Alice du sommeil en posant seulement sa main sur son épaule. Le réveil lumineux indique 4h50, et c'est une sorte de merveille inédite que d'ouvrir les yeux à cette heure qui n'avait jamais existé vraiment pour Alice. Elle enfile ses grosses chaussettes qui grattent un peu et les chaussures de montagne qui lui semblent peser chacune plus lourd que l'ensemble de son corps. Ensuite, les images s'enchaînent plus vite : la rue Garibaldi déserte, encore illuminée par des lampadaires, le silence magique du cours Lafayette, l'odeur diffuse du printemps, la traversée du Rhône sur la passerelle du Collège, les chevaux endormis de la fontaine des Terreaux, la Saône très brune, les pierres de Saint-Paul, puis la côte grimpée jusqu'à Fourvière et les jambes qui tirent un peu. Et à l'arrivée, le lever de soleil sur

toute la ville, vue depuis le parc : c'est le cadeau d'anniversaire de son père, avec un brownie trois chocolats pour accompagner ce panoramique.

La tour stylo-bille de la Part-Dieu brille comme une bougie géante allumée pour elle seule. En redescendant, son père lui parle de sommets et de grandes randonnées dans les Alpes qu'ils feront peut-être ensemble, un été prochain. Mais pour le moment, la ville suffit à Alice : elle vient d'avoir neuf ans, et découvre que marcher jusqu'à un promontoire très proche de chez soi pour voir les premiers rayons du jour peut prendre les proportions d'une grande aventure.

La vision n'avait duré qu'un instant, et Alice revint sur la terre ferme et au présent. Son café était encore chaud. Sur l'écran de son téléphone, de nouvelles notifications clignotaient : sans doute était-ce urgent. Mais Alice n'avait pas l'intention de faire comme tous les jours. Une mission d'importance

l'attendait. Elle envoya un e-mail à sa boss pour la prévenir qu'elle serait absente aujourd'hui. Les e-mails attendraient, et elle se savait capable de rattraper son retard en un rien de temps – après tout, elle avait l'habitude de courir. Après avoir mis son téléphone en veille d'un geste net, et le rangea dans sa poche : elle avait un plan.

Elle se hâta de rejoindre la chambre et se mit à fouiller les entrailles de ses trois grandes valises. Elle n'avait pas pris la peine de les vider, sachant qu'elle ne resterait sans doute pas longtemps ici. Pour mettre la main sur ce qu'elle cherchait, elle dut traverser plusieurs strates d'étoffes et de souliers. En chemin, elle retrouva une robe d'été, un petit haut pastel qu'elle croyait perdu, une paire d'escarpins et une paire de gants fourrés pour affronter l'hiver canadien. Enfin, tout au fond de la deuxième valise, elle trouva ce qu'elle cherchait. C'était une paire de chaussures de marche d'un modèle ancien, peu commode, une paire qu'elle ne portait jamais mais à laquelle elle était attachée, car c'était le même modèle que celles de son

enfance, les mêmes que celles de son père. Elles pesaient une tonne, remontaient haut sur la cheville, étaient faites en cuir très dur, avec une semelle crantée. En nouant ses lacets rouges, Alice se sentit envahir d'un sentiment de joie et d'excitation mêlées. Pour apprendre à marcher, il fallait mettre toutes les chances de son côté : avec ces chaussures d'exploratrice ou de volcanologue aux pieds, Alice était certaine de ne pas être en mesure de courir. Ainsi équipée, elle attrapa ses clés, jeta un dernier regard sur l'appartement pour vérifier que tout était en ordre, et sortit en claquant la porte : une nouvelle vie pouvait commencer.

III

Découvrir

« *Ne laissez pas vos enfants
chasser les papillons.*

Le papillon mène l'homme très loin ».

Alexandre Vialatte, *Chroniques de La Montagne*

Une fois dehors, Alice resta un moment interdite. Elle n'avait aucune idée de la direction à prendre, ni par où commencer. Si personne ne se souvient de ses premiers pas, tout le monde garde en mémoire le jour où un père, une sœur ou un frère a lâché d'un coup le porte-bagage de notre petit vélo, et où un équilibre nouveau nous a pris par surprise. Les choses sont parfois simples : pour acquérir pour toujours cette prouesse de funambule, il suffisait de se lancer. Alice devait trouver un moyen équivalent pour apprendre à marcher. Elle allait

partir à la découverte de la grande ville, courir les rues à petits pas. Immobile devant la porte cochère de son immeuble, ses gros godillots aux pieds, elle se mit à réfléchir. Elle n'allait tout de même pas retourner vers les hauteurs de Fourvière pour rejouer un souvenir d'enfance : à quoi bon gravir l'Everest une seconde fois ? Soudain, elle entendit dans sa tête la voix de sa mère qui disait : « tout a un début, sauf la saucisse de Lyon qui en a deux ». Cette intervention impromptue la fit sourire. Après tout, pourquoi ne pas s'amuser un peu ? Les idées de dérives farfelues ne manquaient pas. Elle pourrait suivre toutes les rues qui commencent par la lettre A : rue des Alouettes, rue des Anges, place Antoinette ou rue Alsace-Lorraine ? Elle pourrait aussi bien tourner à gauche à chaque intersection, suivre les pas d'un ou d'une inconnue...

Tout en réfléchissant, Alice regarda le ciel par-dessus les toits, si bleu, si calme. C'était le même bleu sans nuage que celui de ses yeux, de ses chaussettes et de l'élastique dans ses cheveux. Et pourquoi pas se laisser

guider par cette couleur ? Après tout, il fallait bien commencer quelque part. La méthode importait peu, ce jeu-là en valait un autre et ça pourrait même être marrant. « C'est parti », se dit Alice. Elle prit une grande inspiration et se mit en route.

Tandis qu'elle faisait ses premiers pas dans la ville, elle se sentit étrangement intimidée. Les grands explorateurs eux-mêmes n'hésitent-ils pas un instant avant de partir à l'aventure ? Elle regarda autour d'elle, à la recherche de quelque chose de bleu, car telle était la règle du jeu, et la partie avait déjà commencé. Dans la rue bruyante de vie, des passants passaient, des voitures, une jeune femme à vélo, un père et sa petite fille en route pour l'école. Un rayon de lumière éclairait comme un théâtre la façade des immeubles, transformant la rue en un spectacle étourdissant. Alice embrassa tout cela d'un regard, à la recherche d'un premier indice. C'était son jour de chance : dans la rue Vauban, sur la droite, la devanture d'un fleuriste rayonnait d'un bleu brillant – un

bleu outremer. Alice s'élança dans sa direction. Un peu plus loin, une femme se hâtait vers on ne sait quel rendez-vous en tapant des talons. Elle était vêtue d'un élégant manteau, bleu lui aussi – un bleu de Prusse.

La femme tourna à gauche, et Alice la suivit, sautant de bleu en bleu comme on joue à la marelle : dans le bazar du quincaillier, sur le trottoir, un tabouret bleu – un bleu cyan. Après le feu rouge, des volets bleus – un bleu myosotis. Là, un voyageur pressé courrait prendre son train, tirant derrière lui une valise à roulettes d'un bleu électrique. Plus loin, un balcon déployait ses entrelacs de fer forgé d'un bleu céruleen.

Jusqu'à ce jour, Alice avait cru bien connaître sa ville. Elle avait passé ici toute son enfance et la majeure partie de sa vie d'adulte. En trois ans, les choses n'avaient pas dû beaucoup changer. Ce matin-là pourtant, elle découvrait son quartier sous un jour nouveau. Car jamais, jusqu'alors, elle ne s'était montrée si attentive à chaque détail. Tout en marchant, elle allait de surprise en surprise.

Au-dessus du café qui faisait l'angle, l'immeuble attendait depuis un siècle qu'une autre construction vienne s'accrocher à lui tandis que, plus bas, un homme en bleu de travail grattait un ticket de Banco sur un guéridon de faux acajou, devant un café crème. Un bus blanc et rouge en accordéon tourna avec majesté pendant qu'une nuée d'étourneaux se posait en jasant dans les platanes aux branches nues.

Aux yeux d'Alice, le monde était devenu une fleur exotique qui ouvrait ses pétales un à un à l'aube du premier jour. Les immeubles de la rue étaient tout à la fois faits de béton et de verre, de brique et de pierre, de bric et de broc. Il y avait de nouvelles enseignes, d'autres plus anciennes, des élégantes, des curieuses, des jolies et des bancales : l'ensemble formait un incroyable mille-feuille d'époques, de matériaux, de vies vécues et d'histoires.

Et puis, soudain, apparut un immeuble à l'allure singulière. Il était immense, et la rue entière se reflétait dans le miroir de sa façade

vitrée. Une grande bâche bleue protégeait un échafaudage dont les tiges de métal avaient poussé jusqu'au ciel. Alice s'approcha, intriguée. Des ouvriers affairés entraient et sortaient du bâtiment. Alice ne reconnaissait pas tout à fait cette tour en chantier, mais une forme de familiarité s'imposait à elle. Cet immeuble lui faisait l'effet d'un ami d'enfance qu'elle n'aurait pas vu depuis longtemps et dont le nom lui échappait. Le temps que ses souvenirs affleurent à la surface de sa conscience, elle resta immobile, suivant doucement des yeux les contours nets de ce superbe paquebot qui voguait sur l'océan de la ville. Ses yeux glissèrent le long des arêtes de son architecture moderne, et remontèrent jusqu'au sommet. La bâche bleue s'agitait au vent, belle comme une voile de navire sur l'océan du ciel.

Mais oui, bien sûr qu'elle connaissait cet endroit, comment avait-elle pu l'oublier ? Pendant quelques mois, juste après ses études d'ingénieur, elle avait travaillé ici. Lui revint alors en mémoire le souvenir d'intenses réunions, des discussions avec

ses collègues, de l'euphorie du travail en équipe jusque tard dans la nuit. C'est ici qu'elle avait vécu la joie des premières fois et quelques-uns des moments les plus intenses de sa jeune vie.

Toujours immobile au milieu du trottoir, elle entra dans son souvenir, franchit la porte en verre, leva les yeux vers les lustres du hall, et s'approcha de l'ascenseur du passé. Plus que tout autre endroit au monde, c'est là-haut qu'elle voulait être.

Pendant ces quelques mois où elle avait travaillé dans cet immeuble, dès qu'elle avait un moment, elle montait jusqu'au dernier étage. Elle entrait doucement dans cette vaste pièce et s'approchait de la paroi de verre. Le panorama qui se déployait devant elle était d'une beauté à couper le souffle. Il s'étendait jusqu'à l'horizon et, rien qu'en regardant au-dehors, Alice pouvait comme par magie s'absenter d'elle-même et s'offrir la sensation unique d'un vol plané au-dessus des toits. Seule au sommet de la tour comme au cœur d'une nacelle, elle survolait des yeux la courbe des toits, et plongeait

doucement dans le paysage jusqu'à en atteindre le dernier plan. Au-delà des immeubles et des abords de Lyon, au-delà d'une longue plaine semée de vert, des forêts perdues dans le flou et des contreforts bruns de la montagne se trouvait un joyau de neige et de glace qui brillait d'une lumière incandescente. Là était l'épicentre du paysage, et c'est vers lui qu'Alice dirigeait ses regards. Cette tour immaculée dressée vers les nuages, c'était le Mont-Blanc. Alice, en le contemplant, avait le sentiment d'être initiée à un grand mystère.

À tout moment, il lui suffisait de prendre l'ascenseur pour que le plus haut sommet d'Europe lui apparaisse depuis le cœur battant de la Part-Dieu. Parfois, le sommet se dérobait derrière un voile de brume. Ces jours-là, s'il arrivait que le ciel s'éclaircisse un instant, Alice était convaincue que c'était là un signe que la montagne lui adressait personnellement. Car ces échappées au dernier étage étaient, pour Alice, leur moment intime à toutes deux. La montagne et elles se faisaient face. Elles se sondait l'âme et

s'envisageaient de loin, chacun tour à tour très grande et très petite dans le regard de l'autre. Alice pensait parfois que de minuscules alpinistes qu'elle ne pouvait distinguer la regardaient en ce même instant depuis le sommet, et pensaient à elle comme elle pensait à eux.

Lorsqu'elle redescendait, ou plutôt lorsqu'elle regagnait la terre ferme du bureau après ce vol en haute altitude, Alice se sentait régénérée : à la fois plus forte et aussi apaisée. Son corps tout entier s'ancrait dans une terre plus vaste qu'auparavant, une terre dont les racines étaient aussi profondes que celles de la montagne.

Depuis le trottoir de la ville, la Alice du présent observait avec émotion la jeune femme qu'elle était naguère, et la montagne les regardait toutes deux en retour. Ce souvenir devait contenir en lui un reste de magie ancienne. La Alice du présent se sentait changée. Elle était aussi calme et forte qu'après l'une de ces séances de vol en apesanteur. Elle savait qu'elle était ici à sa place.

Le hasard avait bien fait les choses, en lui faisant choisir le bleu parmi toutes les autres couleurs. Mais était-ce vraiment le hasard ? Sans qu'elle en ait conscience, sans même y réfléchir, elle était arrivée devant cet immeuble chargé de souvenirs, et cette rencontre inattendue lui avait rappelé que depuis des années, tandis qu'elle courait dans son travail et dans sa vie, ce face-à-face contemplatif entre ville et montagne lui avait terriblement manqué.

Un ouvrier passa à ses côtés, un automobiliste klaxonna et Alice fut réveillée en sur-saut. Elle ouvrit grand les yeux pour chasser les dernières briques de son rêve et se remit en marche. C'est alors qu'elle aperçut un grand panneau blanc accroché à la façade. Il donnait des indications sur la nature des travaux en cours, et elle s'approcha pour le lire : dans cet immeuble de bureaux, on était en train d'aménager des appartements.

Brusquement, avec une bouffée d'énergie digne des plus grands alpinistes, Alice décida alors de rentrer chez elle. Cette fois,

elle ne s'attacha ni au bleu, ni au nom des rues, mais visa le chemin le plus court. Ses chaussures de randonnée ne lui avaient jamais semblé aussi légères : elle savait à présent quoi faire.

IV

Rêver

« *L'espace commence où je m'arrête.* »

Georges Perec, *Espèces d'espaces*

Peut-on habiter dans un souvenir? Peut-on faire l'ascension du passé? Évidemment! Il fallait qu'Alice s'installe dans cet immeuble. Comment en douter un instant? Le Mont-Blanc lui-même avait guidé ses pas jusque-là, et le jeune homme à la caisse de la boulangerie, et la dame en bleu, et son père avec ses chaussures de marche! Il n'y avait pas eu de décision à prendre, puisque le cosmos avait déjà choisi pour elle. N'était-ce pas merveilleux? Elle consulta donc des sites, passa quelques coups de fil et regarda des projections 3D des futurs appartements. Elle appela ensuite son père pour lui annoncer la nouvelle. Au téléphone, elle l'entendit sourire.

À présent, rien n'avait changé, mais tout était différent. Ce si grand bouleversement dans la vie d'Alice avait à peine entamé sa journée. Après un repas léger, elle décida de ressortir pour visiter son futur quartier. Cette fois, elle enfila des baskets légères : par superstition, elle préférait garder ses bottes de sept lieues de randonnée pour une grande occasion. Qui sait quel tournant existentiel majeur ou quelle décision décisive pouvait advenir un jour, qui nécessiterait le coup de pouce d'un soupçon de magie ?

Il y aurait encore beaucoup à dire au sujet d'Alice, mais c'est ici que s'achève ce chapitre de son histoire. Car comme dirait sa mère, « tout a une fin, sauf la saucisse de Lyon qui en a deux ». Mais que le lecteur se rassure, la vie d'Alice poursuit sa course librement hors des livres, dans le vrai monde du dehors. Alors même que nous lisons ces lignes, elle est heureuse et impatiente. Elle sait que très bientôt, elle pourra prendre l'ascenseur pour rejoindre le sommet de son immeuble. Depuis ce phare au

cœur de la ville, elle regardera à nouveau le Mont-Blanc dans les yeux et elle rêvera plus haut que d'ordinaire.

